

Zinoviev: un anticorps à la «loyaline»

par Mario Pelletier (Le Devoir, 30 août 1980)

L'Antichambre du paradis, par Alexandre Zinoviev. Lausanne, L'Âge d'Homme 897 p.

Sans Illusions, par Alexandre Zinoviev. Lausanne, L'Âge d'Homme. 150 p.

À côté de Soljenitsyne, ce Prométhée déchaîné, un autre géant se profile depuis quelques années sur le front bouillonnant de la dissidence soviétique : Alexandre Zinoviev. Ce maître logicien qui s'est mis à la littérature à cinquante ans passés est tombé en disgrâce dans son pays en 1976, après la parution de son premier ouvrage de fiction, *Les Hauteurs béantes*, la satire la plus corrosive à ce jour de la société soviétique. Alors que Soljenitsyne s'est attaché à décrire l'enfer dantesque du Goulag, Zinoviev, lui, montre la pourriture quotidienne, kafkaïenne, du « paradis » socialiste. Il a poursuivi cette tâche avec un deuxième livre, moins monumental mais tout aussi mordant, *L'Avenir radieux*, et un autre qui vient de paraître en français et qu'il avait eu le temps d'écrire à Moscou avant d'être déchu de sa nationalité en 1978 : *L'Antichambre du paradis*.

Les dimensions du bouquin rebutent de prime abord. Il faut du loisir pour se taper 900 pages – et qui en jouit vraiment au sein de nos bureaucraties galopantes ? Mais quand on prend la peine d'entamer la lecture, on est bientôt saisi par ce grouillement gigantesque d'humanité que Zinoviev réussit à faire surgir de la déshumanisante société des camarades. Le prétexte du livre est simple, quoi que les développements en prolifèrent dans toutes les directions. Par le biais d'un frais diplômé d'université qui a accès aux archives d'un institut secret, on découvre les confessions manuscrites de présumés malades mentaux : étudiants, professeurs, artistes, fonctionnaires, militaires, académiciens et autres, qui tous, par leur malheur individuel, accusent l'oppression collective. Ces textes s'enchaînent dans un prodigieux *patchwork* d'anecdotes, de discussions théoriques, de récits soûlographiques, de conversations mondaines et de poèmes épico-grotesques. Le ton, il va sans dire, rebondit constamment du profond ennui des spéculations idéologiques aux envolées gaillardes et iconoclastes de « L'Évangile selon Ivan ».

Le vide gagnera la terre

Et les visages seront groins.

Et ce projet qui vous est cher

Tournera en jus de boudin.

Voilà comment cet évangile de parias fustige le projet du Parti de fabriquer « l'homme nouveau » au moyen d'injections de « loyaline », pour neutraliser la personnalité individuelle, et de résidence forcée dans des « conscientoriums » spécialement aménagés pour le travail enthousiaste.

À travers la délation, la calomnie et la médiocrité rampante, qui sont les voies ordinaires de la réussite dans la société dépeinte par Zinoviev, une libre confrérie de soûlards conchient les statues des dirigeants et braillent les irrévérences les plus crues à l'endroit du régime. Ainsi l'alcoolisme, le fléau numéro un de l'URSS, est transmué en seul échappatoire possible au totalitarisme. L'auteur a sans doute bien médité la thèse de son compatriote Baktine sur la fonction du grotesque chez Rabelais, car il utilise sciemment ce style. Comme le carnaval au Moyen Âge servait de soupape contre l'oppression des pouvoirs de droit divin, la cuite à « Moscou-sur-vodka » est libératrice et peut-être, en définitive, salutaire pour l'esprit : « Vous ne voyez en nous que des poivrots amers – Mais nous voyons les cieux au fond de notre verre ».

On ne peut cependant fonder d'espoir solide sur cette lueur éthylique. Zinoviev le sait, qui a lui-même un jour lâché la dive bouteille, cette dissidence primaire. L'espérance humaine, elle est bien plus du côté de ces jeunes qui ne veulent plus adhérer au Parti, qui se découvrent tout à coup une âme irréductible au matérialisme historique. Elle est dans le fait qu'un mouvement de dissidence, si exsangue qu'il soit, a pu voir le jour en URSS. Il n'en reste pas moins que, sur l'éventualité d'un renversement du régime, Zinoviev est « sans illusion », comme l'indique le titre d'un recueil frais paru des essais et articles qu'il a rédigés depuis son arrivée en Occident. Malgré le mécontentement généralisé, le régime est trop bien vissé dans la peur, l'indifférence et surtout l'infinie patience russe, pour tomber du jour au lendemain, Sans illusions, Zinoviev l'est aussi sur l'euro-communisme et sur la possibilité d'un communisme ou socialisme (du pareil au même, pour lui) « à visage humain ». Il explique qu'abolir la propriété et l'initiative privées, c'est forcément anéantir les droits individuels et ouvrir la voie à l'oppression de l'État. Il prévient que « Moscou prépare la tombe de l'Occident », moins par sa puissance militaire que par ses émissaires infiltrés et la cinquième colonne de ses dévots qui sapent au cœur des démocraties.

Enfin, ce deuxième livre contient quelques entrevues où Zinoviev nous parle un peu de lui-même : comment il en est arrivé à la littérature après une brillante carrière à l'université, pourquoi il écrit de telle ou telle façon, les cinquante-six métiers qu'il a faits durant sa jeunesse, quelques souvenirs et confidences.

Une autre de ses oeuvres va sortir sous peu en français, *La Maison des fous*. Monumentale aussi puisqu'elle sera en deux tomes. Dans une récente entrevue aux *Nouvelles littéraires*, Zinoviev a trouvé facétieusement une justification à telle ampleur : « Nous avons pensé avec l'éditeur que si l'Union soviétique venait à faire une agression avec ses tanks contre la Yougoslavie, nous résisterions à cette attaque avec les volumes ! » À tout le moins, peut-être qu'à force de jeter des pierres de cette taille, les titans de la dissidence finiront par ébranler un peu le Kremlin.